L'OASIS
Journal étudiant du Cégep de Chicoutimi
ÉDITION AUTOMNE 2019

PHOTO TIRÉE DU SITE INTERNET DU CÉGEP

DÉNUDER POUR CHOQUER

PAGES 8 ET 9

PHOTO AMY BOULAY

Un restaurateur déterminé

Le parcours de L'Assorti

PAGE 4

La censure du politiquement correct

Une chronique de Gabrielle Boutin

PAGES 6 ET 7

La lourde décision de Trump

Une analyse de Renaud Duval

PAGES 16 ET 17

L'OISIF

Cette troisième édition de *L'Oisif* est le fruit du travail d'étudiants de différents programmes au Cégep de Chicoutimi. Le journal a été relancé il y a un an, à l'automne 2018. La dernière édition du journal étudiant avait alors été publiée en 2009, sous le nom de *La grenouille*.

Pour nous joindre: *journal@cchic.ca*

« L'oisiveté est la mère de la philosophie. »

– Thomas Hobbes

Le terme oisif, dérivé de l'oisiveté, est d'abord associé à la paresse. Pourtant, dans la Grèce Antique, l'oisiveté avait une tout autre définition: elle était associée au temps libre du citoyen. Selon Sénèque, l'oisiveté permettait avant tout de se reposer, de méditer et surtout, de s'informer. De toute façon, qu'y a-t-il de mal à faire preuve d'un peu de paresse?

Les mal-aimés

ÉDITORIAL

SIMON DESBIENS
Rédacteur en chef

« Vous êtes forts même si vous êtes de région. »

C'est une phrase entendue dans la plupart des tournois d'improvisation du Réseau intercollégial des activités socioculturelles du Québec (RIASQ) auxquels j'ai pu participer. Les régions y sont nécessairement mal aimées. Pourtant, cela n'a rien à voir avec leur performance. L'équipe du Cégep de Chicoutimi a remporté deux titres l'année dernière, et celle du Cégep de Jonquière joue dur dans les bonnes ligues montréalaises.

Sur l'échiquier politique, on voit sans problème la disparité explicite entre les grandes villes et les régions. Les priorités sont différentes : c'est normal! Cependant, de nombreux préjugés viennent entraver la valorisation d'un secteur régional clé : les arts et la culture.

Bien sûr, on voit facilement ces préjugés dans l'opinion des métropolitains. C'est bien d'eux qu'origine la citation précédente et c'est sans exagérer que je peux affirmer que certains croient que la route Québec-Chicoutimi ne se fait qu'en motoneige. Néanmoins, si on regarde l'envers de la médaille, ce syndrome d'infériorité est fortement présent de notre propre côté.

Les régions elles-mêmes ont le mauvais réflexe de l'autoflagellation. Certains habitants rejetteront systématiquement tout projet culturel d'envergure. « Ce sont des idées de grandeur! », diront-ils. Pourtant, les mêmes sont prêts à donner leur accord à n'importe quel projet industriel. Certes, le financement diffère, mais est-ce que c'est seulement ça, être une région ?

Ce n'est pas le potentiel qui manque. Saguenay a été nommée capitale culturelle du Canada en 2010. C'était à l'époque où le Centre Georges-Vézina ne tombait pas en ruines et qu'il recevait encore quelques spectacles. Aujourd'hui, l'opinion publique crache sur la mairesse de Saguenay Josée Néron, car elle propose un nouvel amphithéâtre. Sans prendre position, pouvons-nous considérer le projet avant de juger que c'est « une idée de grandeur » ?

En prenant ceci en compte, il est de notre devoir, nous les régionaux, de faire vivre cette culture qui nous distingue. Que ce soit par une visite au centre-ville, par l'essai d'un nouveau spectacle ou la pensée soudaine que « ça se pourrait », un projet qui revigorerait le Croissant culturel.

C'est au citoyen des régions de montrer à ceux qui le méprisent : « Non, on est forts parce qu'on est de région. »

Parce que oui, c'est une richesse. Pas un handicap.

Saguenay, pourtant riche en beauté, est délaissée au niveau de sa culture. ***Photo Simon Desbiens***

TOURISME À LA BAIE

Une clientèle internationale encore plus importante

• VICTORIA THERRIEN
Sciences de la nature

«

S'il n'y avait pas eu les croisières, je ne serais pas revenue dans ma ville natale pour m'y installer et m'ouvrir [la boutique]. »

- Mélanie Morin

Plus de 13 ans après l'arrivée des croisières internationales à La Baie, les touristes représentent maintenant une part importante de la clientèle de certains commerces du centre-ville, comme dans le cas de l'atelier-boutique À moi de moi et de la Savonnerie Chèvre-feuille.

Selon Yvon Fortin, copropriétaire de la savonnerie, et Mélanie Morin, propriétaire de l'atelier-boutique, 50% de leur clientèle est composée de gens hors de la région, alors que l'autre moitié provient de la population locale. Le tourisme est donc un grand ajout pour la fréquentation de leur boutique qui accueille de nombreux visiteurs chaque année.

La saison estivale représente une grande partie de leurs revenus, mais la saison hivernale, également, en raison du temps des Fêtes. En effet, leurs boutiques artisanales sont un excellent choix pour ceux qui veulent offrir un petit cadeau original à leurs proches.

Ouvert depuis 2012, l'atelier-boutique À moi de moi de M^me^ Morin, situé près du quai des croisières de La Baie, attire de nombreuses personnes chaque année. Cette boutique remplie de créations aussi uniques les unes que les autres présente l'originalité de l'artiste.

Selon la propriétaire, les gens entendent beaucoup parler du Saguenay avec les croisières et de plus en plus de touristes viennent au Saguenay l'hiver en plus de l'été. « S'il n'y avait pas eu les croisières, je ne serais pas revenue dans ma ville natale pour m'y installer et m'ouvrir [la boutique] », a-t-elle souligné.

Mélanie Morin, artiste et propriétaire de l'atelier-boutique À moi de moi
Photo Victoria Therrien

Celle qui a demeuré près de 15 ans à Montréal est revenue s'installer dans la région pour l'opportunité qu'apportaient les croisières. Elle peut alors partager ses créations avec le monde entier, elle qui utilise diverses méthodes sur le textile, telles que la peinture, la teinture et la broderie. Sans les croisières, elle précise tout de même que l'atelier pourrait survivre, mais que ce serait plus difficile, car ce qui fait rayonner le Saguenay partout, c'est son accueil envers les gens des autres pays.

Pour M. Fortin, l'un des propriétaires de la Savonnerie Chèvre-Feuille située sur la rue de la Fabrique, le tourisme est aussi un facteur important de leur chiffre d'affaires. Leur boutique présente une grande gamme de produits faits à la main qui est offerte aux clients, en passant par les barres de savon, les baumes à lèvres, en allant jusqu'aux shampoings solides. Plusieurs autres types de produits sont également conçus à cet endroit.

Après plusieurs années d'expérience, le couple propriétaire de la boutique familiale a également à cœur l'environnement. En effet, leurs contenants sont désormais réutilisables pour devenir plus écologiques.

L'ASSORTI

Le défi d'être indépendant

• AMY BOULAY
Arts, lettres et communication

« **Les restaurants où les patrons sont dans un bureau, loin de la clientèle et de ses employés, n'auront jamais la fibre régionale et personnelle qu'un petit restaurant peut avoir. »**

- Israël Lamontagne

Au milieu des chaînes de restauration très prisées du moment qui se font une place au Saguenay, il se trouve une multitude de restaurants indépendants moins connus, mais loin d'être moins savoureux. L'Assorti, un restaurant à l'ardoise situé sur la rue Racine, au centre-ville de Chicoutimi, fait face au défi constant d'impressionner sa clientèle. Une entrevue avec le chef propriétaire, Israël Lamontagne, a permis de dresser un portrait de la réalité d'un restaurateur indépendant.

Natif de la région, il caressait le rêve d'ouvrir son propre restaurant depuis bien longtemps. Lors de la fermeture du Merlin en 2018, il a pris l'opportunité qui passait afin de s'y installer. Rester en région était important pour lui, malgré le défi supplémentaire que cela pouvait apporter.

Au centre-ville de Chicoutimi, les restaurateurs sont nombreux à tenter de se construire un nom dans cette dure industrie. En effet, il est possible de voir une bonne quantité de nouvelles bannières s'installer dans ce milieu urbain même si souvent cela peut se faire au détriment des autres. En tant que restaurant indépendant, il est nécessaire de mettre les bouchées doubles pour attirer et garder sa clientèle, a-t-il souligné.

Le restaurant débute maintenant sa deuxième année de vie. La restauration est un milieu qui change de jour en jour, ce qui rend difficile de savoir réellement comment les choses iront dans le futur. Une journée, le restaurant est plein, et le lendemain, il y a à peine une dizaine de clients, partage le restaurateur.

Dans un contexte d'industrie précaire, le propriétaire affirme que le moyen de garder sa clientèle est d'offrir de nouveaux plats et une ambiance chaleureuse à tous les clients qui entrent dans son restaurant. L'offre diversifiée de produits locaux, tels que la bière de microbrasserie et la viande de producteurs québécois, est un aspect important des restaurants indépendants comme le sien.

Israël Lamontagne, le chef-propriétaire de L'Assorti, attire ses clients en offrant une variété de produits locaux. ***Photos Amy Boulay***

L'Oisif a demandé au propriétaire si l'ouverture de plusieurs autres restaurants de grandes chaînes lui mettait de la pression. Sa réponse a été simple : « Les restaurants où les patrons sont dans un bureau, loin de la clientèle et de ses employés, n'auront jamais la fibre régionale et personnelle qu'un petit restaurant peut avoir ».

M. Lamontagne est très enthousiaste pour le futur. Même si l'industrie peut en apeurer certains, le chef-propriétaire continue de croire avec passion en son restaurant qui gagne de la clientèle de semaine en semaine. De plus, il croit qu'il est important d'encourager les bannières locales, car ce sont celles-ci qui font rayonner la région.

LE CAVÔ

Un pari relevé

• SIMON DESBIENS
Arts, lettres et communication

Il y a près d'un an et demi, un nouveau lieu de diffusion à vocation *underground*, LE CAVÔ, faisait son entrée dans le milieu culturel saguenéen. Après l'ébullition et la lune de miel de l'ouverture, l'attention médiatique s'est calmée alors que ce bar installé dans un sous-sol sur la rue Racine, à Chicoutimi, a relevé son pari, estiment les copropriétaires.

Situé au 401 rue Racine Est et ouvert depuis mars 2018, LE CAVÔ a fait sa marque dans la vie culturelle du centre-ville de Chicoutimi, constatent les fondateurs du projet.

Le projet a été initié en septembre 2017 par trois hommes originaires de la région : Jean-Michel Brassard, Simon Cloutier et Max-Antoine Guérin. Leur objectif était d'ouvrir un bar qui pourrait également servir de lieu de diffusion pour des spectacles de moins grande envergure.

« Le but était d'avoir une salle multifonctionnelle pour les soirées culturelles », explique Jean-Michel Brassard, l'un des trois initiateurs du projet. Depuis, le bar a accueilli des évènements en musique, en humour et en cinéma. « On a même fait un peu dans les jeux vidéo », ajoute-t-il.

En plus d'agir en tant que producteur, LE CAVÔ est aussi une salle libre à la location. Des producteurs extérieurs ainsi que des entreprises privées sont libres d'appeler pour réserver le lieu, autant pour une fête de bureau qu'un spectacle. Reconnue par plusieurs internautes pour son ambiance intime, la salle a bonne réputation en ce sens.

Quelques spectacles bien appréciés ont notamment pu fouler les planches et les tabourets du bar. Arnaud Soly, Sébastien Pilote et Jonathan Boies ont tous été de passage lors de diverses soirées, respectivement en humour, en cinéma et en poésie. Le collectif de création sous contraintes 3REG, qui propose des spectacles artistiques thématiques, s'est également installé dans ce lieu de diffusion.

Des quiz musicaux, organisés au profit de la Corporation de recherche et d'action sur les maladies héréditaires (CORAMH), sont parmi les événements récurrents du lieu. Élaborés par diverses personnes, ils invitent le public à venir tester ses connaissances en musique.

Pour le futur, les projets sont nombreux, partage Jean-Michel Brassard. Il explique que LE CAVÔ va continuer de travailler avec des *bands* émergents, des producteurs intéressés et des idées originales. Selon ses propos, l'avenir semble radieux pour la scène *underground* régionale.

Les difficultés d'opérer un commerce sur la rue Racine sont peut-être méconnues des citoyens, mais les commerçants en question n'y échappent pas. Au début du mois de novembre, c'est le pub ludique Le Versus qui a dû fermer ses portes.

« Le but était d'avoir une salle multifonctionnelle pour les soirées culturelles. »

- Jean-Michel Brassard

Jean-Michel Brassard, copropriétaire du CAVÔ *Photo courtoisie*

La censure du politiquement correct

CHRONIQUE
GABRIELLE BOUTIN
Arts, lettres et communication

« **J'ai d'ailleurs très hâte d'assister au procès du plus grand tueur en série de l'histoire humaine : Stephen King.** »

La ligne entre ce qui est correct de faire, de dire ou d'écrire et ce qui ne l'est pas est devenue presque invisible; introuvable! Cette délimitation floue et dangereuse provoque chez moi une anxiété généralisée lorsque je désire faire une blague ou même m'exprimer sur un sujet chaud qui divise la masse.

Ai-je encore le droit de porter mon kimono de chez Ardène, d'utiliser l'humour noir, d'oublier de composter mon trognon de pomme ou de faire un sandwich à mon chum sans que quelqu'un me pointe du doigt pour un crime contemporain? Le politiquement correct n'est-il pas en train de devenir la censure de notre époque?

Au début du mois d'août, j'ai vu une publication Facebook de l'une de mes amies qui semblait, non pas offusquée, mais outrée, voire scandalisée par la chronique de Richard Martineau « L'amour du marginal ». Pour ceux, celles et « ceuzes » ne sachant pas de quoi je parle, il s'agit d'un texte que le chroniqueur a publié dans *Le Journal de Montréal* qui critiquait le fait que nous sommes portés à vénérer la différence et qui ridiculise ce culte. La communauté LGBTQ+, qui était directement visée, a très mal réagi à ces propos assez choquants et qui, selon plusieurs, étaient discriminatoires.

Une pétition pour le congédiement du journaliste circulait déjà sur les réseaux sociaux au moment où j'ai pris conscience de cet objet de controverse. Bien que je ne partageais en aucun point l'opinion de M. Martineau, cette réclamation de licenciement a fait naître en moi un dilemme à la fois journalistique et moral. Comment pouvons-nous revendiquer, au nom de la liberté et de l'égalité, la restriction complète de la liberté d'expression d'un chroniqueur?

La journaliste, chroniqueuse et animatrice Judith Lussier pose son regard sur le phénomène des « *social justice warrior* » dans cet essai convaincant. ***Photo Gabrielle Boutin***

Un seul commentaire écrit un peu maladroitement ou mal interprété par un internaute peut vous entraîner dans un violent procès virtuel mené par des militants pour la justice sociale. Je suis d'accord que certaines choses sont inacceptables et n'ont pas du tout leur place sur le Web ou dans les journaux, mais n'y a-t-il pas une exagération qui se fait au niveau des réprimandes?

La mannequin et personnalité publique Kendall Jenner s'est fait accuser à plusieurs reprises d'appropriation culturelle envers diverses communautés ou minorités ethniques en commettant des gestes tout simples qui semblent très banals aux premiers abords. Le port de tresses africaines et d'un sombrero mexicain à l'envers a été, selon plusieurs de ses abonnés, la goutte qui a fait déborder le vase, ce qui lui a valu une ruée de commentaires agressifs et même de menaces.

Le politiquement correct a même fait régner sa loi dans les œuvres de fiction! En effet, l'auteur québécois Yvan Godbout a été formellement accusé de pornographie juvénile pour la description d'actes sexuels fictionnels dans l'un de ses romans, *Hansel et Gretel*. Le conte moderne, qui est une adaptation d'horreur de l'original, rapporte les détails du viol d'une petite fille de 9 ans agressée par son père.

Bien sûr, ces passages sont extrêmement difficiles à lire de par leur caractère scandaleux, mais il est totalement impensable qu'un écrivain puisse se retrouver devant un tribunal ou derrière les barreaux pour les actions de ses personnages imaginaires… Toutefois, on a suspendu la vente de son roman et l'auteur qui a été arrêté le 14 mars dernier se trouve depuis en attente de procès. J'ai d'ailleurs très hâte d'assister au procès du plus grand tueur en série de l'histoire humaine : Stephen King. Celui de Patrick Senécal devrait être pas mal non plus!

En cherchant des réponses à mes inquiétudes sur Internet, je suis tombée sur le merveilleux essai *On peut plus rien dire : le militantisme à l'ère des réseaux sociaux* de Judith Lussier. Cette journaliste engagée propose une vision intelligente et une recherche documentaire fouillée sur l'enjeu sociétal que représente le conflit entre les « *social justice warriors* » et les fervents défenseurs de la liberté d'expression.

Tout en dressant un lexique clair des termes, expressions et principes utilisés par les militants, elle démystifie la cause, l'explique et présente des témoignages pertinents de personnes impliquées dans cette dernière. Le parfait amalgame qui m'a aidée à déstresser mes petits nerfs face à l'écriture de cette chronique qui m'obligeait à marcher sur des œufs très fragiles!

Alors voilà, du haut de ma responsabilité d'expression, je vous confie cette réflexion pour que vous y réfléchissiez à votre tour… en espérant que je ne vous lègue pas une controverse!

Toutes de courbes vêtues

• LAURENCE FORTIN
Sciences humaines

Au cœur même du Cégep de Chicoutimi, Sarah Marchand, finissante en arts visuels, joue avec les couleurs et les formes pour créer des scènes où la nudité prend une grande place. Avec passion et espoir, elle explique que sa motivation première est de normaliser les tabous entourant la nudité et l'érotisme.

L'Oisif s'est entretenu avec l'étudiante en arts visuels dans la foulée de la publication du dernier clip de Safia Nolin, qui a fait réagir à la fin de l'été en raison des corps nus hors normes qu'il présentait. Dans ce clip, le but de l'auteure-compositrice-interprète était de choquer pour faire prendre conscience de la banalité des corps nus.

Sur le sujet, Sarah explique que « [c']est un mode de communication universel », son point étant que tout le monde possède un corps et des désirs. «Tout le monde le fait, tout le monde a ses fantasmes, mais personne n'en parle. »

Cet évitement consensuel de toute représentation de la nudité hors foyer marque une ironie évidente pour la jeune femme, qui espère pousser ses spectateurs à y réfléchir. Le malaise devant la représentation d'un sein nu proviendrait-il d'une certaine honte personnelle ? D'un sentiment de vie privée dévoilée ? Ou tout simplement d'un déni collectif d'une facette de la vie humaine si universelle ?

En reculant un peu dans l'histoire, on peut se rendre compte que le nu a souvent fait partie de la scène artistique, rappelle l'étudiante. Autrefois étudiés

Toutes les oeuvres de l'artiste et étudiante en arts visuels Sarah Marchand qui sont publiées ici ont été produites au Cégep de Chicoutimi. ***Photo tirée du site Internet du Cégep de Chicoutimi***

« **On choque, mais en même temps on a raison. »**

- Sarah Marchand

Dessin portant le titre de ***Mange-moi. Oeuvre de Sarah Marchand***

Tableau vivant nommé *Sans titre. Oeuvre de Sarah Marchand, Justine Strozza et Mia Martel*

pour leur complexité et leur beauté, les corps humains étaient représentés de toutes les manières possibles, presque d'un œil scientifique, comme un cours de biologie artistique.

Cependant, la notion de choc, elle, n'est pas non plus propre à notre époque. *L'origine du monde* par Gustave Courbet, réalisée en 1866, est un bon exemple, selon Sarah Marchand, de toile affichant une nudité saine et non sexualisée. L'œuvre a tout de même été victime de censure et de critiques, l'Église étant au cœur de la polémique créée par cette toile. Pour les artistes, cependant, cette toile a été le commencement d'une guerre qui bat encore son plein, utilisant le choc comme arme de choix contre les tabous démodés.

« C'est un côté que j'aime, parce que les gens s'arrêtent et regardent », dit Sarah avec un léger sourire. La jeune artiste considère les fortes émotions de son public comme quelque chose de positif, celles-ci mettant en évidence la réflexion suivant le choc initial. « On choque, mais en même temps on a raison. »

Inspirée par des artistes tels que Genesis Bélanger, Cécile Hoodie et Helen Beard, Sarah Marchand continue d'exploiter le domaine du nu et de l'érotisme avec des œuvres toujours plus colorées et impressionnantes.

Cette bande dessinée a été l'oeuvre la plus regardée lors de l'exposition de l'étudiante au Cégep de Chicoutimi. *Oeuvre de Sarah Marchand*

LESBIAN BREAK-UP SONG

Le 13 août dernier, l'auteure-compositrice-interprète québécoise Safia Nolin a réalisé un clip vidéo tout en peau et en douceur. Des femmes, complètement nues, marchent, se regardent, se parlent, vivent, tout simplement. Le clip a été réalisé en collaboration avec The Womanhood Project, un projet de portraits qui permet aux femmes de raconter, par la photographie, leur histoire et de partager leurs expériences sur divers sujets tabous. Suite à ce clip, l'artiste québécoise a fait face à des réactions mitigées, passant des éloges émouvants aux critiques poignantes, et ce, simplement à cause de l'absence de vêtements sur des corps visiblement hors standards. Ce que le clip veut soulever, c'est que la nudité est saine, normale et peut se détacher de la sexualité.

Photographie intitulée *Girl Crush. Oeuvre de Sarah Marchand*

Cégep de
Chicoutimi
CHICOUTIMI, ton Cégep!
FAIS TON CHOIX PARMI NOS 22 PROGRAMMES D'ÉTUDES
CCHIC.CA

Stagiaire d'un jour, enseignante pour toujours

CHRONIQUE

DELPHINE LEBREUX
Sciences de la nature

Au cours de la semaine de relâche, je me suis rendue dans mon ancienne école secondaire, l'école Serge-Bouchard, pour un stage d'observation en enseignement des sciences. Tentant d'élucider les enjeux méconnus de l'enseignement, j'ai quitté mon pupitre d'étudiante en Sciences de la nature et je me suis rendue à Baie-Comeau pour me glisser dans la peau d'un professeur.

PAR UN LUNDI MATIN

Je profite de mon cours de bio annulé pour dormir une heure ou deux de plus. Avant que mon cadran puisse sonner, je me fais réveiller par le téléphone qui sonne : « Salut Delphine, c'est Éric ! »
Quelques semaines plus tard, je me retrouve assise avec lui dans la salle des profs, prête pour mon stage d'un jour.

MAIS QUI EST CE ÉRIC ?

Éric Thibault, c'est un enseignant de physique au secondaire. Toutefois, il occupe la majorité de son temps comme prof de chimie, de sciences et de mathématiques. On peut aussi apercevoir sa tête blanche au travers de celles des étudiants de l'harmonie de son école.
Personnellement, j'ai eu la chance de l'avoir deux fois comme professeur au secondaire. M'enseignant dans trois matières différentes, c'est à chaque jour qu'il voyait ma binette entrer dans son local. Des fonctions en mathématiques à la loi des gaz parfaits, il m'a appris bien des choses. Bien que j'aie oublié la majorité de ce que j'ai vu en classe avec lui, je me souviendrai toujours de la tête qu'il faisait lorsqu'il se mettait littéralement à japper sur les étudiants trop bruyants dans le corridor et de ses longs discours sur la vie. Parce qu'avec lui, l'enseignement, c'est aussi ça.

ET TON STAGE, LUI ?

C'est vendredi, il pleut à Baie-Comeau. Je pars de chez moi avec des dragons dans le ventre et des sueurs froides. Arrivée à l'école, je me retrouve face à une impasse. Alors, les genoux tremblants, je me fais déverrouiller la porte VIP des enseignants. J'entre et m'installe au bureau de ma prof de maths de deuxième secondaire. Je commence à jaser, les dragons s'en vont.
Puis arrive le temps d'aller en cours. « Il y a quelques années, Delphine était assise à votre place », raconte Éric à la trentaine de paires d'yeux qui le regarde. Je l'écoute parler et je me revois, du haut de mes 15 ans, absorbée tant par son humour que ses messages d'espoir.
Fini le blabla, c'est l'heure de travailler. Éric distribue le travail à réaliser.
« Est-ce que tout le monde sait lire ? » On entend quelques rires dans la classe, le mien surtout.

Ayant étudié dans cet établissement pendant cinq ans, l'école secondaire Serge-Bouchard m'est apparue comme le meilleur endroit pour mon stage d'un jour. ***Photo courtoisie Lucie Bhérer***

QU'EST-CE QU'IL SE PASSE DANS LA SALLE DES PROFS ?

La cloche se fait entendre, on retourne au repère. Entre deux blagues entre profs, on prépare le prochain examen. Je réalise que c'est difficile d'en préparer un. Je veux dire, entre les exigences du ministère et leurs connaissances sur le sujet, comment les enseignants sont-ils supposés savoir si leur évaluation est équilibrée ?
« Flexibilité », me répète Éric. J'imagine qu'il ne fait pas la *split*, mais il sait repérer ce qui a moins bien fonctionné dans un cours pour le corriger la fois d'après. C'est la même chose avec tout dans le fond. On essaie, on s'adapte. Il n'y a pas de recette miracle, *just go with the flow*.

OUI, JE LE VEUX !

Mon stage me ramène les deux pieds sur terre : il n'y en aura pas de facile. Entre deux cours au collège, je rêve aux yeux brillants de mes futurs élèves. Malgré cela, j'entends la voix d'Éric me répétant ses sages conseils. Je me rappelle qu'au-delà du spectacle qu'on donne à des adolescents, l'enseignement c'est aussi savoir imposer ses limites. C'est laisser de côté son image au profit de notre savoir, planifier des cours ou corriger des travaux à la maison et s'adapter à des jeunes qui sont tout aussi nombreux que différents.
En voiture quelque part entre mon école secondaire et le cégep, je réfléchis aux côtés méconnus de ce métier. Tranquillement, je réalise que plutôt que des aspects négatifs à cette profession, ce sont des facteurs à apprivoiser comme un enseignant apprivoise chacun de ses élèves.
Enfin, la question ne se pose pas, c'est ce que je veux faire.
Enseignement, pour le meilleur et pour le pire, je jure de t'aimer jusqu'à ce que la retraite nous sépare.

Avoir une écriture soignée et limiter son nombre de fautes n'est pas uniquement requis pour les personnes se dirigeant vers un métier dans le monde des langues et de la littérature. Le Centre d'aide en français (CAF) du Cégep de Chicoutimi vient en aide aux étudiants depuis de nombreuses années, le tutorat par les pairs ayant été instauré en 1994, pour épauler les étudiants éprouvant de la difficulté dans leur cours de français. *L'Oisif* a rencontré deux étudiantes et une enseignante de français pour découvrir toutes les facettes du CAF.

CENTRE D'AIDE EN FRANÇAIS

De l'aide pour tous

• LAURENCE MARTINEAU
Arts, lettres et communication

«

Il y a 250 étudiants qui se sont inscrits cette session-ci au CAF ! »

- Héléna Villeneuve

Accueillant 250 étudiants durant la session d'automne 2019, le Centre d'aide en français du Cégep de Chicoutimi, communément appelé le CAF, est un centre d'aide de tutorat par les pairs sous forme d'ateliers. Ces ateliers peuvent même permettre de passer un cours de français et d'enrichir ses connaissances en rédaction, en grammaire ou en compréhension de textes.

Maintenant en train de terminer d'enseigner à la session d'automne le cours Littérature québécoise aux étudiants d'Arts, lettres et communication, Héléna Villeneuve est également l'une des professeures responsables du CAF.

Le CAF est un système de tutorat par les pairs, a-t-elle expliqué, puisqu'il est prouvé que les étudiants sont plus motivés lorsque les personnes qui les accompagnent sont des modèles atteignables. Les étudiants tuteurs sont référés par leurs enseignants pour leurs performances académiques et pour leur personnalité, puisque ce tutorat est, à la base, une relation d'aide. « Il y a 250 étudiants qui se sont inscrits cette session-ci au CAF ! », souligne l'enseignante.

Ce centre d'aide offre trois ateliers ciblés pour chaque étudiant : l'atelier de grammaire qui s'adresse à tous, l'atelier de compréhension de textes complexes qui s'adresse aux étudiants du cours de français 101 et l'atelier de rédaction qui est offert aux étudiants de 102 et 103, puisqu'il est une préparation supplémentaire à l'épreuve uniforme de langues.

Anaël Simard, étudiante en Arts, lettres et communication, et Héléna Villeneuve, enseignante en français, discutent lors d'un atelier du CAF. ***Photo Laurence Martineau***

Les trois responsables du CAF encadrent et forment ces élèves selon l'atelier qu'ils doivent donner. Par la suite, ils rencontrent les étudiants en difficulté une heure par semaine, durant 10 semaines, et les aident à développer leurs compétences selon l'atelier qu'ils suivent. Les groupes conviviaux sont donc composés de cinq à sept étudiants présents sur une base volontaire, souligne-t-elle.

Une bonification vient s'ajouter à la note que l'étudiant inscrit à un atelier va avoir reçue à la fin du cours avec son enseignant de français. « Durant l'année 2018-2019, ce sont 30 étudiants qui ont réussi leur cours de français grâce à la bonification du CAF », précise Héléna Villeneuve. Cependant, il y a un effet important que l'on ne peut pas mesurer : lorsque l'on parle de compréhension de textes, de grammaire et de rédaction, ce sont des compétences transférables dans tous les cours puisque l'écriture est présente dans toutes les sphères des nombreux cours des étudiants.

Ce cours de tutorat, nommé Intervention en relation d'aide en français écrit, remplace un cours dans le programme pour les étudiants tuteurs, normalement le dernier cours de français faisant partie de la formation générale au cégep, le 601-BST-CH. Cependant, la réelle motivation de ce cours serait plutôt l'expérience humaine, que l'étudiant découvre au fil de la session, a-t-elle ajouté. Pour être tuteur, il faut donc avoir une certaine base en français qui soit acquise, mais le plus important est les capacités humaines et le désir d'entrer en relation d'aide.

Une expérience enrichissante

LAURENCE MARTINEAU

Pour Anaël Simard, étudiante en deuxième année en Arts, lettres et communication, devenir tutrice au CAF en compréhension de textes complexes était une manière de surmonter sa gêne et de découvrir le travail de professeur. Jusqu'à présent, elle aime beaucoup son expérience vécue lors de la session d'automne, puisqu'elle comprend bien la dynamique d'un enseignant : devoir s'occuper d'un groupe et essayer de donner aux étudiants les meilleurs outils possible pour s'améliorer, explique-t-elle.

« J'ai eu la chance de pouvoir avoir deux groupes. Je peux donc expérimenter deux dynamiques complètement différentes : un groupe a déjà de la facilité en compréhension, alors que l'autre groupe ne semble pas motivé à participer aux ateliers. » Dans ces deux groupes, elle cherche à les faire participer pour changer leur manière de voir les choses et à les aider du mieux qu'elle peut à s'améliorer. Elle doit cependant travailler plus fort dans son groupe plus faible, afin que ses élèves comprennent et les aider à trouver des trucs pour faciliter leurs lectures.

Ayant des groupes de six, elle a donc une certaine facilité à aller chercher le « déclic » chez les étudiants. Au début, elle avait peur de mal expliquer la matière et de n'avoir rien à dire durant ses ateliers, mais elle réussit facilement à remplir son cinquante minutes d'atelier par semaine.

Grâce au CAF, elle constate qu'elle aime aider les gens et participer à leur amélioration. Se diriger vers un domaine de relation d'aide l'intéresse plus qu'avant le début des ateliers, souligne-t-elle.

Une élève reconnaissante

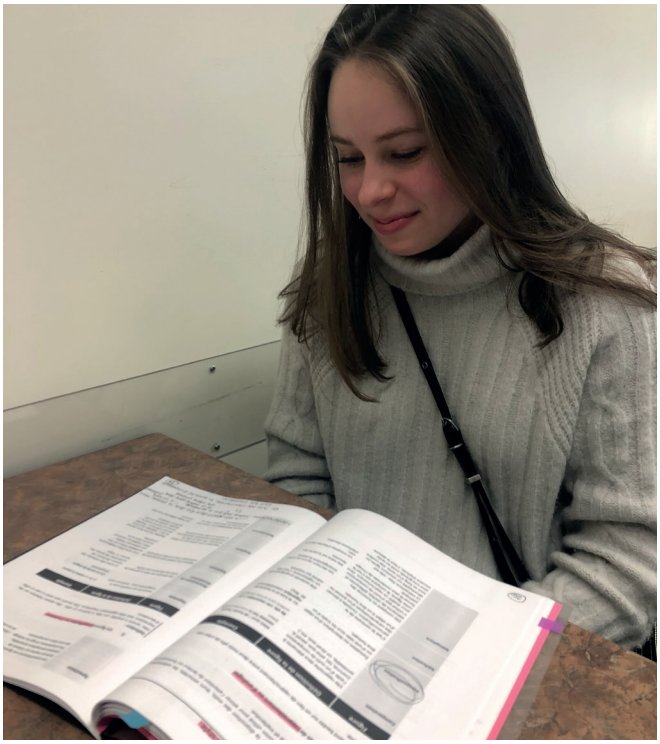
Florence Tremblay, étudiante en deuxième année en Sciences humaines, est allée chercher de l'aide en compréhension de lecture au CAF puisqu'elle ne savait pas à quoi s'attendre par rapport aux lectures qu'elle allait devoir faire durant son premier cours de français.

« Je voulais être prête et savoir à quoi m'attendre des cours de français au cégep », explique l'étudiante. Inscrite au CAF l'an dernier, lors de son premier cours de français, elle a énormément aimé son expérience. Étant donné que son groupe était petit, elle participait aux discussions et donnait des réponses, ce qu'elle n'aurait jamais fait dans une grosse classe à cause de la gêne.

Le CAF l'a énormément aidée dans ses cours de français, et pas uniquement dans le cours 101, a-t-elle ajouté. Elle a plus de facilité dans ses cours, et son rôle en tant qu'étudiante est plus allégé, puisqu'elle a déjà acquis des bases et des leçons qui demeurent bien ancrées dans sa tête. Uniquement inscrite pour une session, elle n'a plus besoin d'y retourner, ayant trouvé le matériel nécessaire à son avancement dans ses cours.

« Je voulais être prête et savoir à quoi m'attendre des cours de français au cégep. »

- Florence Tremblay



Florence Tremblay, étudiante en Sciences humaines, révise ses notes de français avant un examen. *Photo Laurence Martineau*

POURQUOI Y ALLER ?

Les deux étudiantes recommandent le CAF à tous ceux qui cherchent à améliorer leur français et à vivre une expérience hors du commun. Anaël Simard incite les étudiants qui souhaitent devenir tuteurs à se lancer, afin de découvrir si le monde de l'enseignement est fait pour eux, ou tout simplement pour vivre une session remplie de découverte et d'apprentissages. Quant à Florence Tremblay, elle affirme qu'il n'y a aucune gêne à aller chercher de l'aide au CAF. « Y aller démontre que tu souhaites t'améliorer et réussir tes cours, et rien d'autre. »

Quand le sort de la planète devient anxiogène

• LAURENCE FORTIN
Sciences humaines

« C'est une source de stress, reliée aux changements climatiques qui influencent ta vie. »

C'est ainsi qu'une étudiante internationale du Cégep de Chicoutimi définit l'écoanxiété, cette détresse qui a affecté sa vie il y a quelques années. Incapacité à se lever de son lit, idées noires et retrait social sont toutes des conséquences avec lesquelles elle a dû vivre dans l'invisibilité totale. Pour elle, ce mal-être se devait de se vivre dans le silence, de peur d'être rejetée des autres.

« Dès qu'on en parle, il y a une certaine gêne, parce qu'il y a une certaine peur », dit celle qui a accepté de partager de façon anonyme avec *L'Oisif* ce qu'elle a vécu. Lorsqu'elle demeurait à l'étranger, cette anxiété l'affectait tous les jours, allant même jusqu'à prendre le contrôle de sa vie entière pendant six mois complets. Ce n'est que lorsqu'elle a atterri au Québec qu'elle s'est petit à petit détachée des situations qui déclenchaient ses angoisses.

Et des déclencheurs, il y en avait une tonne. Des articles plus ou moins véridiques partagés sur les médias sociaux aux nouvelles alarmantes sur nos télévisions nationales : toutes les raisons étaient bonnes pour l'amener à se sentir impuissante et anxieuse par rapport au sort de la Terre.

Or, un peu de stress peut être bon, convient-elle, puisqu'il peut agir comme incitatif à poser plus d'actions écoresponsables. Mais lorsque la pression de bien agir devient trop forte, c'est là que le problème prend racine. « Si je ne suis pas informée de tout ça, c'est comme si je me cachais de la vérité », souligne-t-elle.

Convaincue que tous ses faits et gestes pèsent alors gros dans la balance et se mettant elle-même la pression de compenser pour l'inaction des autres, une personne écoanxieuse peut finir par croire que les désastres environnementaux sont uniquement de sa faute. Essayer de prendre du temps pour soi afin de diminuer l'anxiété ne fait alors qu'empirer la chose, puisque le sentiment de devenir ce que l'on critique s'installe. L'écoanxiété devient une sorte de cercle vicieux duquel il est difficile de sortir.

Il arrivait à l'étudiante de ressentir une déprime si forte qu'elle restait couchée au lit à avoir des idées noires. « Pourquoi je suis née sur cette planète? Je ne suis pas née à la bonne époque, je ne pourrais jamais être moi-même, ce serait tellement mieux que je me réveille pas. » Ces mots, ce sont les siens, qu'elle partage de manière totalement honnête et sensible.

Évidemment, l'expérience de chacun reste différente. Pour sa part, elle assure que son état s'est grandement amélioré depuis son arrivée au Québec, principalement grâce à l'ouverture d'esprit des gens et à la quantité incroyable de verdure. Elle a réussi à s'en sortir sans aide professionnelle, mais elle considère que celle-ci peut être utile si l'anxiété devient trop envahissante.

Manifester, comme l'ont fait quelque 3000 étudiants qui ont traversé le centre-ville de Chicoutimi le 27 septembre dernier, est un excellent moyen de contrer l'écoanxiété, selon le psychologue André Savard. ***Photo Amy Boulay***

« **Si je ne suis pas informée de tout ça, c'est comme si je me cachais de la vérité. »**

- Une étudiante

Qu'en disent les professionnels ?

LAURENCE FORTIN

Du côté des experts, le phénomène de l'écoanxiété est tellement nouveau qu'il leur est difficile d'en trouver les causes et les conséquences exactes. Dans d'autres parties du monde, notamment en Australie, où les effets des changements climatiques sont directement observables, des organismes commencent à prendre la cause au sérieux.

Par exemple, la société australienne de psychologie Australian Psychological Society a mis à la disposition de la population, en 2010, un carnet informatif portant sur la détresse causée par les changements climatiques. Contenant plusieurs conseils et astuces afin de réduire ce type de stress, ce cahier, nommé *Coping With Climate Change Distress* (Faire face à la détresse liée aux changements climatiques), s'adresse à quiconque se sentirait écrasé par le poids de l'écoanxiété. Or, pour élaborer ce type d'outil, les chercheurs ont dû évaluer les causes premières de cette anxiété.

Sur ce sujet, c'est le psychologue clinicien André Savard que *L'Oisif* est allé rencontrer. Doctorant en psychologie de la santé, il affirme qu'« il y a deux ordres de phénomènes qui arrivent avec les changements climatiques : l'anticipation qu'il va se passer quelque chose ou lorsqu'il se passe quelque chose ».

Dans le deuxième cas, soit lors d'un désastre écologique, l'anxiété généralisée est souvent le premier effet ressenti par la population, dépassant même la dépression et le stress post-traumatique. Concrètement, c'est

Le psychologue André Savard
Photo Joy Photo

l'anticipation et la peur d'une autre catastrophe imprévisible qui vient créer une anxiété.

Malgré tout, pour M. Savard, le fait de ne pas vivre les conséquences directes des changements climatiques peut être tout aussi anxiogène. « Le fait est qu'on est très exposé, pas juste à ce qui se passe dans notre cour. On voit toutes les cours en même temps ! » Si nous vivions les conséquences de manière concrète, il nous serait facile de prendre action en groupe, gagnant ainsi du contrôle sur la situation, explique-t-il. Seulement, en Amérique du Nord, nous sommes bombardés par l'information venue d'ailleurs sans avoir l'occasion de poser des gestes vraiment significatifs.

Normalement, afin d'évaluer si une situation est considérée comme de l'anxiété, il faut prendre en compte quatre critères : le contenu des inquiétudes, l'omniprésence, l'impact

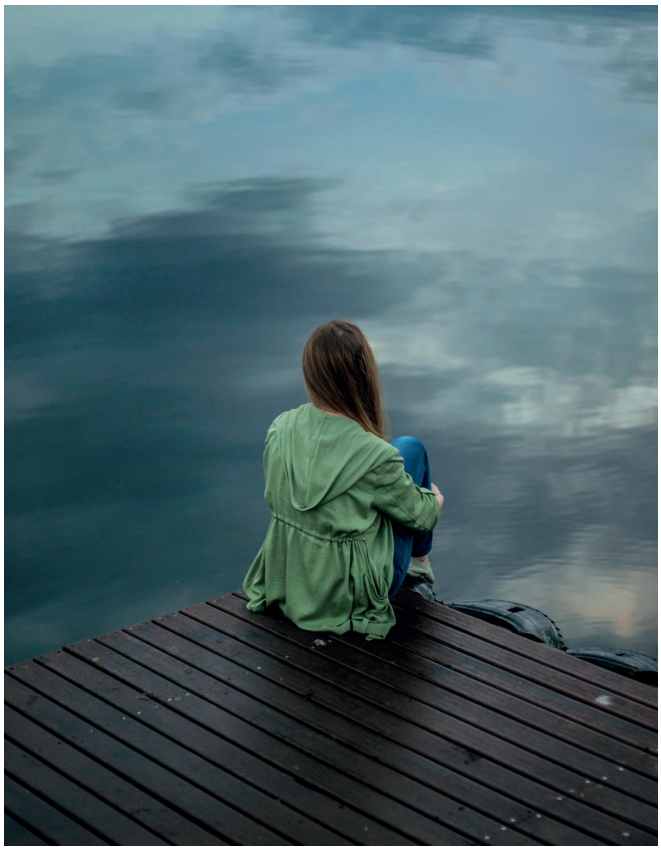


Photo tirée du site Pexels

sur la capacité à fonctionner et le degré de contrôle perçu sur cette situation, énumère le psychologue. Dans le cas de l'écoanxiété, l'élément stressant est partout, tout le temps et il est pratiquement incontrôlable en lui-même. De plus, le fait d'en parler avec son entourage et d'être constamment en contact avec de l'information à ce sujet crée une sorte de phénomène d'amplification sociale, ce qui fait en sorte qu'il est difficile de prendre ses distances.

La ressemblance entre les symptômes de l'écoanxiété et de l'anxiété généralisée pose alors un dilemme entre les chercheurs, qui se demandent si le phénomène se doit d'obtenir son propre nom ou s'il n'est qu'une variante de l'anxiété en elle-même, explique le psychologue. Tout compte fait, une conclusion fait l'unanimité : se sentir dépassé par les changements climatiques et vivre de l'écoanxiété est tout à fait légitime et se vaut d'être pris au sérieux.

Manifester, comme l'ont fait les 3000 étudiants sur la rue Racine le 27 septembre dernier, est un excellent moyen de contrer l'écoanxiété, donne en exemple le psychologue. Parmi les autres stratégies efficaces se trouvent une bonne hygiène de vie, une pause des médias sociaux ou une reconnexion avec la nature.

Depuis huit ans, la guerre civile syrienne a fait plus de 500 000 morts, ainsi que des millions de déplacés et de réfugiés. Elle a vu les pires atrocités être commises sur son territoire, que ce soit des attaques chimiques, des crimes de guerre ou des crimes contre l'humanité. C'est aussi en Syrie, entre autres, que l'État islamique s'est implanté et a imposé sa version violente, haineuse et totalitaire de l'islam. Or, en 2019, Daech a perdu du gallon et n'est plus la menace qu'il a été. *L'Oisif* vous propose une analyse du retrait des troupes américaines du pays, alors que cet évènement met en danger le peuple kurde de Syrie.

La lourde décision de Trump

ANALYSE
RENAUD DUVAL
Sciences humaines

La débâcle des Kurdes de Syrie trouve son origine dans la décision d'un seul homme : le président américain Donald Trump. Enligné sur une vision dite « isolationniste » de la politique internationale, le président américain tient mordicus à retirer ses troupes de conflits éloignés comme celui en Syrie. Or, ce retrait implique d'abandonner à son sort l'allié réputé qu'était le peuple kurde. Cette décision, déjà contestée, pourrait endommager la confiance des partenaires internationaux envers les États-Unis, et ainsi miner leur crédibilité sur la scène internationale.

France Devin, enseignante en politique au Cégep de Chicoutimi, explique que cette façon de faire « va avec le personnage. Il travaille beaucoup sur le protectionnisme [et] " l'Amérique aux Américains ". Il y a une tendance à recentrer sur l'Amérique ». La stratégie géopolitique de Donald Trump est en rupture avec celle de ses prédécesseurs. Qu'on parle de Clinton, Bush ou Obama, tous avaient en commun de voir les États-Unis comme « police du monde » à divers degrés.

Dans leur lecture du Moyen-Orient, les États-Unis avaient vu les Kurdes de Syrie comme des alliés dans la région en raison de leur combat acharné contre l'État islamique. L'état-major avait agi en conséquence : c'est en partie ce qui expliquait leur soutien et leur présence militaire dans la région.

UNE POSITION CONTESTÉE

En octobre, la décision de Trump de retirer les troupes de Syrie a pris par surprise son propre camp républicain. Elle a soulevé une forte indignation chez certains membres influents du parti, habitués à soutenir la politique de leur président. « Grave erreur », « cadeau à la Russie, l'Iran et l'État islamique », « trahison »; les réactions fortes ont abondé. Le sénateur républicain de la Caroline du Sud Lindsey Graham a soutenu que « l'abandon des Kurdes sera une tache sur l'honneur de l'Amérique ». La représentante républicaine du Wyoming Liz Cheney a même déclaré que cette décision « ignore les leçons du 11-Septembre ».

UN BOULEVERSEMENT POTENTIEL

Selon France Devin, il y a « une recrudescence de Daech parce que les Américains ont décidé de retirer les troupes ». Malgré que le groupe djihadiste ne contrôle presque plus de territoire en Syrie, et que leur chef ait récemment été tué, les combattants pourraient bénéficier de l'affaiblissement de leurs adversaires pour revenir en force.

Selon l'enseignante, toutefois, la décision de Trump tient aussi d'une vision différente de la place de l'armée : « Trump ne veut pas [intervenir] parce que dans la réalité du 21e siècle, il faut faire attention ».

« Quand on se présente là-bas, explique-t-elle, on ne veut pas ramener des cercueils avec des drapeaux […]. On n'aime pas ça avoir des morts. Tandis qu'eux [les Kurdes et les djihadistes], mourir pour la nation, ça ne les dérange pas, parce qu'ils n'en ont pas! Ils n'ont pas de territoire! Ils n'ont rien à perdre. »

Malgré cet aspect plus pragmatique de la décision de Trump, il convient de rappeler que l'homme le plus puissant du monde occidental est réputé chaotique en termes de relations diplomatiques. James Mattis, ex-secrétaire à la Défense du président, avait d'ailleurs claqué la porte du gouvernement en décembre 2018 suite à un désaccord au sujet du retrait des troupes de Syrie. Il avait alors insisté sur « l'importance de traiter les alliés avec respect et la nécessité de se montrer lucide devant les acteurs malveillants ».

Si ce n'était que Trump qui était affecté par son « erreur », il n'y aurait pas de quoi s'inquiéter. Toutefois, c'est ici une nation entière de 330 millions d'habitants, chef de file du monde libre, qui met à risque ses alliances, mine son influence et perd de la crédibilité sur la scène internationale.

De plus, rappelons que la décision isolationniste de Trump met en danger la survie du peuple kurde de Syrie. L'isolationnisme peut être une vision légitime, lorsqu'il s'agit de prioriser son propre peuple. Toutefois, les États-Unis ne peuvent pas se permettre de se défaire de leur rôle actuel de « leader du monde libre », surtout lorsque les puissances et idéologies autoritaires sont en croissance partout autour du globe. Comme disait l'Oncle Ben dans un vieux film de superhéros, « un grand pouvoir vient avec de grandes responsabilités ».

QUI SONT LES KURDES?

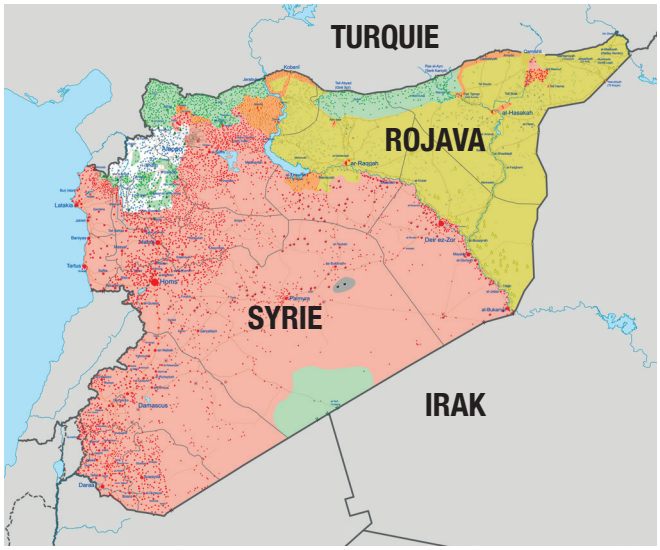
Les Kurdes sont un peuple du Moyen-Orient, fort de 40 millions de personnes disséminées à travers quatre pays : la Turquie, la Syrie, l'Irak et l'Iran. Voilà plus de 100 ans qu'ils luttent pour avoir un pays à eux. Durant leur histoire, ils ont passé par de nombreux conflits.

Par exemple, une faction armée, le Partiya Karkerên Kurdistan (PKK) ou Parti des travailleurs du Kurdistan, mène une guérilla dans l'est de la Turquie depuis les années 1980. Radicaux, ceux-ci ont parfois recours au terrorisme et sont une réelle menace pour la Turquie.

En 1988, en Irak, les Kurdes avaient fait la manchette alors qu'entre 50 000 et 180 000 civils avaient été tués à l'aide d'armes chimiques par le régime de Saddam Hussein. La « solution finale » décrétée à l'époque a depuis lors pris le nom de « génocide kurde ».

Dans les dernières années, les Kurdes sont revenus dans l'actualité internationale, en Syrie cette fois. En effet, ils ont été au premier plan dans la lutte contre l'État islamique. Sur le terrain, ils sont devenus les meilleurs alliés des Occidentaux : avec leur support aérien, ils ont entre autres repoussé les djihadistes de villes comme Kobané et Raqqa.

De plus, dans le nord du pays, les Kurdes de Syrie ont réussi à créer un État semi-indépendant appelé « Rojava ». Alors que le Moyen-Orient d'aujourd'hui est marqué par l'islamisme et le conservatisme, le Rojava fait la promotion de différents idéaux : la laïcité, l'égalité des sexes, la décentralisation et le socialisme démocratique.



Carte de la situation militaire en Syrie en octobre 2019
Photo Wikipédia, Ermanarich

- Contrôlé par le gouvernement de Bachar al-Assad
- Contrôlé par les forces anti-gouvernementales et/ou les forces turques
- Contrôlé par les forces anti-gouvernementales islamistes
- Contrôlé par l'État islamique
- Contrôlé par les forces kurdes (Rojava)
- Zones en conflit en octobre 2019

« L'abandon des Kurdes sera une tache sur l'honneur de l'Amérique. »

- Lindsey Graham, sénateur républicain de la Caroline du Sud

L'invasion turque

Le rêve d'émancipation et d'affirmation des Kurdes est menacé depuis le retrait des troupes américaines de la région, annoncé en octobre dernier. En effet, la présence américaine à la frontière empêchait la Turquie, le puissant voisin du nord, de s'en prendre aux Kurdes.

Mais le retrait mis en action par le président américain Donald Trump cet automne a donné le feu vert à la Turquie. Maintenant, une vaste opération d'invasion et d'occupation est en branle. En s'appuyant sur les forces arabes antigouvernementales de Syrie, la Turquie pénètre le territoire syrien à 30 km de profondeur, sur plus de 450 km de longueur.

Officiellement, pour les Turcs, il s'agit de créer une « bande de sécurité » face aux Kurdes qu'ils considèrent comme des terroristes, amalgamés au PKK.

Dans les faits, une telle occupation est en voie de détruire l'autonomie et la survie du Rojava. Une semaine seulement après le début de l'attaque en octobre, on comptait déjà 160 000 civils déplacés par les combats.

Le régime syrien du dictateur Bashar al-Assad s'est ensuite empressé de venir en aide aux Kurdes. Des troupes ont été dépêchées au Rojava pour défendre ce qu'il en reste, face aux groupes pro-Turquie. Toutefois, le « sauvetage » du Rojava par le régime d'Assad coûtera cher aux Kurdes dans le futur. En effet, ceux-ci auront une lourde dette envers le dictateur, ce qui risque de les placer en position de faiblesse pour négocier plus d'autonomie pour leur peuple localisé au Rojava.

POUR L'INSTANT, DE LA POÉSIE

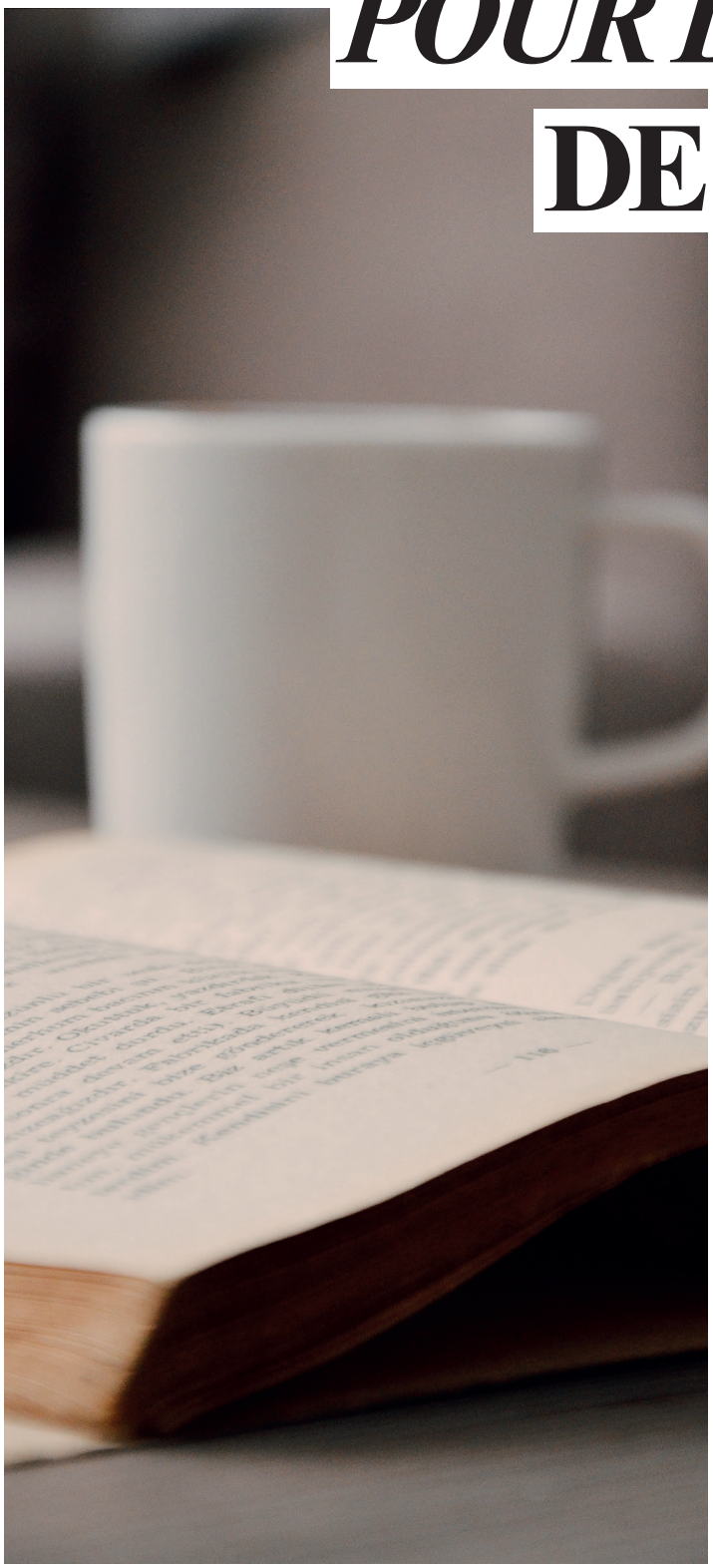


Photo tirée du site Pexels

Chaque année, c'est au Collège Ahuntsic de Montréal que des textes de poésie écrits par des étudiants des 50 collèges membres du Réseau intercollégial des activités socioculturelles du Québec sont réunis sous la forme d'un recueil intitulé *Pour l'instant*. Pour ce faire, chaque établissement est invité à soumettre trois poèmes écrits par différents étudiants. Pour l'édition 2019-2020, parmi tous les textes soumis pour le Cégep de Chicoutimi, ceux de Simon Desbiens, Mélina Therrien et Xavier Nicolas ont su se démarquer. Nous les retrouverons ainsi dans la prochaine édition du recueil. Par la suite, tous les textes sont évalués par un jury professionnel qui en choisit alors trois. Les gagnants seront dévoilés lors du lancement, en mai, et recevront une bourse.

PAR DELPHINE LEBREUX

VOYAGE À L'INTÉRIEUR DU PROBABLE

De son cube désinvolte siffle l'air, il est calme
Dans sa chute tuera cinq, ils sont frères, ils sont femmes
Et ce n'est pourtant pas le contact qui expose
À ces choix, la vitrine de leur cœur qui implose
Mon pied se pose au sol
J'ai la migraine
Mon âme se console
Je gagne une partie
De serpents et échelles
Longues attentes
Dans les nuls et les faits, le deuxième vient glisser
À ces tristes méfaits, la matière observée
Elle se crispe, elle devient minuscule corpuscule
Le transi Univers s'est encore insurgé
À mes calculs austères, j'ai failli exister

Simon Desbiens
Arts, lettres et communication

NE ME LAISSE PAS SEUL AVEC LA MORT

Tel le sable qui coule entre mes doigts
Le temps passe et se perd dans l'éternel
Les bêtes se disputent sous un même toit
S'égarent les âmes, quittent le corps charnel

Le temps passe et se perd dans l'éternel
Faucheuse vient et jamais ne recule
S'égarent les âmes, quittent le corps charnel
Les ombres étendent leurs noirs tentacules

Faucheuse vient et jamais ne recule
Elle me prend, m'emportant à sa suite
Les ombres étendent leurs noirs tentacules
Il ne me reste aucun espoir de fuite

Elle me prend, m'emportant à sa suite
Je n'y peux rien, n'étant que le gibier
Il ne me reste aucun espoir de fuite
La vie m'a fait pion sur un échiquier

Je n'y peux rien, n'étant que le gibier
Je me dois de devenir chasseur
La vie m'a fait pion sur un échiquier
Il me reste à trouver mon âme soeur

Je me dois de devenir chasseur
Ne serait-ce que pour cacher mes pleurs
Il me reste à trouver mon âme soeur
Pour ne pas rester dans ce bon malheur

Ne serait-ce que pour cacher mes pleurs
Je te montre mon visage de pierre
Pour ne pas rester dans ce bon malheur
Au final, je me dois de changer d'air

Je te montre mon visage de pierre
Donc tu fuis loin de moi au grand galop
Au final, je me dois de changer d'air
Pour m'arrêter de regarder les flots

Donc tu fuis loin de moi au grand galop
Ne fuis pas avec ce qui m'est de droit
Pour m'arrêter de regarder les flots
Tel le sable qui coule entre mes doigts

Xavier Nicolas
Sciences de la nature

DÉPART

Je m'accroche à une branche,
Je regarde en dessous,
Les pieds dans le vide,
J'anticipe cette descente,
Je ne peux pas l'échapper,
Je m'agrippe pourtant;
Tu sais me faire sourire,
Le gouffre grossit;
Un baiser sur ma bouche,
Je tiens trop fort,
Mes mains sont moites,
Je perds poigne;
Nous dansons ensemble,
Je rattrape ma prise,
Je regarde vers le bas,
Les abysses grandissent;
Tu sèches mes larmes,
Tu arrives à me faire rire,
J'oublie l'immanquable saut
Je perds prise;
Tu prends ma main,
Je m'accroche plus fort,
Mes bras s'affaiblissent;
Le soleil se couche,
La peur s'amplifie,
J'essaie de remonter,
La branche craque,
Je panique,
Tu pleures,
Je me prépare,
Impossible d'y échapper,
L'avion décolle
La branche casse
Je tombe

Tu m'attrapes, nous partageons le choc de la chute.

Mélina Therrien
Arts, lettres et communication

UNE BOUTIQUE QUI T'AIDE À GARDER TON BUDGET ÉQUILIBRÉ ?